

*Françoise Samson*

### **Voix et interprétation.**

L'interprétation est à proprement parler la tâche de l'analyste et met en jeu tout l'appareil théorique de la psychanalyse.

C'est l'analysant qui, en premier lieu, attend de l'analyste une interprétation : l'analyste doit bien la savoir, lui, la cause de sa souffrance, de son malaise, et même en quelque sorte la savoir d'avance, c'est son "métier", un métier qu'il a appris. C'est ainsi qu'avant même la première rencontre avec l'analyste se forme ce que Lacan appelle le Sujet supposé savoir qui est le moteur du transfert : il y en a un qui sait ce que de moi je ne sais pas. Nous pouvons avoir, dans la vie quotidienne, une idée de ce sujet supposé savoir, par exemple quand on vous présente comme psychanalyste à une personne inconnue : sur notre pauvre personne sont transférées toutes sortes de pensées, voire des interprétations présumées dont la tonalité est d'une ambivalence certaine. Malheur à nous si nous nous laissons aller à la moindre interprétation ! Nous attirons alors le plus souvent quelque remarque agressive ou quelque acte manqué nous visant. Mieux vaut donc, dans ce cas, en dire le moins possible. Les concepts analytiques courent maintenant dans le public, certes avec plus ou moins de pertinence, et cela nous oblige, dans la cure, à inventer. Certains analysants doivent même être d'abord "déanalysés" ou plutôt "déthéorisés" avant que l'analyse puisse commencer vraiment. Dans les analyses avec les enfants, cette remarque vaut surtout pour les parents.

À travers l'amour de transfert, c'est en fait ce savoir qui est visé et l'analysant attend de l'analyste de l'amour en retour : les interventions de l'analyste sont prises comme cadeau ou comme privation d'amour, car toute demande se révèle n'être que demande d'amour, et tout spécialement dans le cadre analytique. Donc, l'analysant attend une interprétation de la part de l'analyste,

mais dans le même temps il la craint. C'est pourquoi il est souhaitable que l'interprétation reste une surprise, et d'ailleurs aussi bien pour l'analyste que pour l'analysant. Une surprise comme peut l'être le rire, quand on raconte ou que l'on écoute un mot d'esprit : on est jamais sûr que l'auditeur va rire. Il est aussi fort pénible de ne pas trouver drôle un mot d'esprit que l'on vous raconte. Et pourtant on s'était préparé au plaisir du rire : quand le rire fuse, le mot d'esprit a atteint son but. Il en va ainsi avec l'interprétation : elle n'est confirmée qu'après-coup.

Bien sûr, l'analyste a quelque chose à savoir : le savoir qu'il a conquis dans sa propre cure, autrement dit un savoir sur la structure. Des surprises, chaque analysant s'en fait au cours de son analyse : il s'approprie un bout de théorie, il est persuadé d'avoir fait là un bout d'invention, et puis justement tombe sur cette idée dans Freud ou Lacan. Passé le premier moment d'enthousiasme d'être en accord avec eux, il lui faut bien reconnaître que cela, il l'avait déjà lu, oublié, puis redécouvert. C'est ainsi que le savoir, il le fait sien. C'est pourquoi la psychanalyse n'est pas transmissible. À chacun d'en refaire la redécouverte. La théorie psychanalytique ne s'acquiert pas comme le savoir universitaire : on n'y est enseigné qu'à la mesure de ce qu'on sait déjà, ou de ce qu'on est tout près de savoir. C'est dans cet entre-deux là que l'interprétation doit tomber, comme le dit l'expression familière en allemand, *der Groschen ist gefallen*, (la pièce est bien tombée dans le distributeur automatique), qui signifie que ça a "pigé". Et la pièce ne doit tomber ni trop tôt ni trop tard.

Au début de la cure, l'analyste ne sait encore que très peu de choses sur son analysant : il découvre peu à peu le texte qui détermine le sujet. C'est justement ce texte inconscient que l'analysant, par avance, suppose su de l'analyste. En quoi il a bien raison : c'est cette supposition qui permet le transfert sans lequel l'analyse ne serait pas possible. Et la tâche de l'analyste consiste à lui apprendre à lire ce texte. Car la souffrance de l'analysant vient du fait qu'il ne peut pas déchiffrer son texte, parce que celui-ci est condensé, déplacé, déformé, refoulé. L'errance prend fin quand le sujet s'est approprié son propre texte : le message est parvenu à la

bonne adresse et est reconnu par le sujet comme sien. Il y faut temps et patience.

Mais ce texte, qui est à déchiffrer et qui détermine le sujet, vient de l'Autre du sujet, c'est à dire de ce que l'enfant perçoit venant des parents, ou des personnes qui prennent soin de lui, mais aussi du monde qui l'entoure, bref de l'air du temps. L'air que cela a, l'air qu'il respire, l'air qu'on lui chante. C'est dans cet air du monde qu'il va choisir, selon son histoire, celle de sa famille et de sa langue, les signifiants qui vont fabriquer son texte. Le mot signifiant fait très lacanien et appartient au vocabulaire de la linguistique moderne, mais Freud, sans employer ce mot, a construit toute la théorie psychanalytique avec<sup>1</sup>. Pour ne pas parler de *l'Interprétation des Rêves*, qui le démontre à plaisir, je voudrais citer la Lettre à W. Fließ<sup>2</sup> du 22 décembre 1897 :

"Pour la névrose obsessionnelle, il se confirme que c'est la représentation de mot (*Wortvorstellung*) et non le concept (*Begriff*) qui lui est attaché qui est la localité (*Lokalität*) où le refoulé perce (plus exactement, le souvenir de mot). C'est pourquoi les choses les plus disparates aiment à s'unir comme représentation obsédante sous un mot à plusieurs significations. Ces mots équivoques font comme d'une pierre deux coups en faveur de la tendance à la percée (*Durchbruchstendenz*)."

Freud prend alors l'exemple du mot "faire" en relation avec l'éducation anale. Dans la lettre suivante, du 29 décembre 1897, il rapporte une *petite interprétation* des plus intéressantes car elle met deux langues en jeu, l'allemand et le français (Käfer et que faire). Que l'on pense également aux séances retranscrites de l'analyse de *l'Homme aux Rats*. Ces exemples, parmi tant d'autres, montrent que Freud lisait le texte de ses patients à la lettre, c'est à dire moins pour son contenu que pour le "lettre-à-lettre" de celui-ci. Cela devrait nous servir à jamais de leçon, nous qui sommes sans

---

<sup>1</sup>*Nachträglich* : Petit coup de chapeau, ici, à François Balmès qui insiste, à juste titre, pour qu'on se garde de superposer intégralement l'oeuvre de Freud et celle de Lacan. Mais quelque fois l'une s'éclaire par l'autre.

<sup>2</sup> Je me réfère à la nouvelle édition allemande, non expurgée, des *Lettres à W. Fließ*, parue chez Fischer Verlag ; la numérotation des *Lettres* en a bien sûr été modifiée. La fameuse *Lettre 52*, par exemple, porte maintenant le numéro 112.

cesse tentés de comprendre trop vite, ou du moins de croire comprendre.

Ce qui vaut pour la névrose obsessionnelle, vaut aussi pour le processus primaire.

"Supposons que l'objet qui livre la perception soit semblable au sujet, un fait qu'un tel objet est en même temps le premier objet de satisfaction, en outre le premier objet hostile, tout comme l'unique puissance secourable. C'est pourquoi c'est auprès du *Nebenmensch* que l'être humain apprend à reconnaître. Alors les complexes de perception qui sont issus de ce *Nebenmensch* seront en partie nouveaux et incomparables, ses traits, par exemple dans le domaine visuel ; mais d'autres perceptions visuelles, par exemple celles de ses mouvements de mains coïncideront chez le sujet avec le souvenir d'impressions visuelles propres, tout à fait semblables, du corps propre, avec lesquelles les souvenirs de mouvements vécus par soi-même sont en association. D'autres perceptions de l'objet encore, par exemple quand il crie, éveilleront le souvenir des propres cris et ainsi des propres expériences de douleur."<sup>1</sup>

Dans le chapitre suivant, Freud parle de la *valeur d'imitation* d'une perception et même de la *valeur de compassion* d'une perception. Ceci se produit, dit-il, quand "le processus d'association de jugement (*Urteilsassoziationsvorgang*) s'accomplit en pleine quantité. La perception correspond en quelque sorte à un noyau objet + une image de mouvement. Tandis qu'on perçoit on imite soi-même le mouvement, c'est à dire qu'on innerve sa propre image de mouvement qui est éveillée par la coïncidence, si fortement que le mouvement s'accomplit."<sup>2</sup> On ne pourrait pas dire plus clairement que chacun de nous a pour ainsi dire incorporé à jamais son propre grand Autre en un temps où nous étions encore incapable de parler. Les deux objets pulsionnels que Freud mentionne ici sont le regard et la voix, c'est à dire les objets qui concernent le désir de l'Autre (génitif objectif et subjectif). D'ailleurs, Freud a choisi l'objet regard pour son exemple paradigmatique de la logique du fantasme "Un enfant est battu". Lacan le dit en d'autres mots : "Le corps lui-même est d'origine ce

<sup>1</sup> S. Freud, *Entwurf einer Psychologie*, in GW, Nachtragsband, p. 426.

<sup>2</sup> *Ibid.* Chapitre 18, *Penser et réalité*, p. 428

lieu de l'Autre en tant que c'est là que d'origine s'inscrit la marque en tant que signifiant."<sup>1</sup>

Il arrive parfois qu'un enfant, au cours de la séance, se mette à parler avec une voix qui ne lui appartient pas vraiment, un peu comme si une personne étrangère se glissait dans les paroles de l'enfant. Notre attention en est vivement attirée : il semble en effet qu'alors, c'est la voix d'un féroce Surmoi qui se fait entendre, sous forme de paroles imposées, qui n'ont pas pu être subjectivées, et ont été mangées toutes crues. Une sorte de survivance, *Überlebsel*, comme le dit Freud<sup>2</sup> de ce qui n'a pas pu être traduit d'une phase dans l'autre. Trace d'une identification aussi. Dans la 31<sup>ème</sup> Conférence, Freud écrit :

"On a comparé non sans justesse l'identification à l'incorporation orale cannibalique de la personne étrangère. L'identification est une forme très importante du lien à la personne, vraisemblablement la plus originale, pas la même chose qu'un choix d'objet."

Une analysante, en analyse depuis peu de temps, arrive un jour à sa séance, est accueillie par un anodin soupir de son analyste. Sur le divan, elle est saisie d'angoisse et s'écrie, non sans un certain désespoir : "Qu'ai-je donc fait pour que vous soupiriez ainsi en me voyant ? Que voulez-vous donc de moi ?" [profond silence de l'analyste]. Puis elle commence à balancer la tête de droite à gauche sur le coussin et se souvient soudain ce que sa mère lui avait raconté du temps où elle, l'analysante, était un bébé de trois mois anorexique et était devenu si maigre qu'on n'osait pas la sortir. Sa mère tentait vainement de la nourrir en lui mettant de force le biberon dans la bouche et en lui pinçant le nez. Pour échapper à cette violence, elle tournait la tête d'un côté puis de l'autre et recrachait le lait non désiré. Un soupir anodin ( mais il y a-t-il quoi que ce soit d'anodin dans l'espace de la cure ?), pas même un mot, mais un souffle de voix, a réactivé cette trace de souvenir dont seul le balancement involontaire de la tête était resté, souvenir du temps où l'enfant était encore bien incapable de parler et était livré sans recours à l'Autre. Bien sûr, cet exemple clinique devrait être travaillé davantage, mais ce qui m'intéresse ici c'est cette

<sup>1</sup> J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du 30 mai 1967.

<sup>2</sup> S. Freud, *Lettre à W. Fließ*, n° 112. Cf. Note n° 1.

question de l'analysante : "Que voulez-vous de moi ?" Elle pose en effet *La* question du désir de son Autre, qu'incarne l'analyste dans l'actuel du transfert, et s'interroge du même coup sur la jouissance que cet Autre pourrait bien vouloir tirer d'elle. On voit toute l'importance de la voix dans la cure, objet du désir de l'Autre. Si l'analyste avait répondu à cette question autrement que par du silence, l'interprétation que l'analysante a faite, à partir du soupir, serait tombée à l'eau. Le silence a donné au soupir valeur d'interprétation, ce silence est un acte de l'analyste qui ne s'y est pas dérobé parce qu'il sait qu'il a à porter le transfert. Et le silence est, on le sait, le degré extrême de la voix. Que l'on pense par exemple au silence si parlant du muezzin entre les mots de ses appels à la prière.

"Parlez moins fort, je n'entends rien", répétait Frédéric, un enfant psychotique de 10 ans dans les couloirs de l'hôpital de jour pour enfants où il passait ses journées. Que demandait-il de cette manière si poétique ? Un silence peut-être, qui lui aurait permis d'isoler un signifiant dans le flot chaotique et ininterrompu de la voix de l'Autre, lui disant tout et rien. Un signifiant auquel il aurait pu s'accrocher pour échapper au ruissellement infini de l'infamale métonymie dont il souffrait. Car il était souvent comme un machine à paroles qui crachait des mots, des fantômes de mots<sup>1</sup> qui parlaient à travers lui : ça parlait de lui, ça parlait par lui. Mais ces mots avaient une signification insensée, une signification certes, mais opaque. Ses phrases n'avaient aucune relation entre elles, étaient le plus souvent interrompues, pas terminées et cette béance indiquait le lieu où l'Autre l'avait laissé en plan, trou aux abords duquel les mots se dissolvaient.

Car la voix de l'Autre, "de l'inoubliable Autre préhistorique, qu'aucun n'égalera ultérieurement."<sup>2</sup>, est l'instrument qui écrit le texte du sujet, qui noue les signifiants au

---

<sup>1</sup> Ce travail a été fait en allemand et j'ai utilisé l'équivoque entre le verbe *spucken*, cracher, et le verbe *spuken*, hanter, revenir sous forme de fantômes. J'ai essayé de rendre tant bien que mal cette équivoque en français.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 224 .

corps vivant, nouage qui ne se produit pas sans jouissance. La littérature, d'Homère à Goethe et bien d'autres encore, fourmille d'exemples où s'illustre la jouissance de la voix, sans en oublier la forme sublimée de l'opéra. Le sujet reste fixé à quelques uns de ces signifiants et souffre pour ainsi dire d'une jouissance indésirable, à elle-même ignorée, mais qui est toujours activée dans le Ça, cherche à s'imposer, à se faire reconnaître, à obtenir satisfaction. Mais les chemins qu'elle emprunte pour cela ne sont pas directs, ce sont des chemins détournés ou pour employer le vocabulaire de l'*Esquisse* des investissements latéraux (*Seitenbesetzungen*). Si l'analyste doit dénouer par la parole ce qui a été noué par la parole, alors il doit se frayer une voie qui dans le même temps vise la fixation et emprunte les chemins latéraux. Seule l'équivoque de l'interprétation le permet. En réactivant, avec l'instrument voix, l'un des signifiants de l'analysant, il active aussi les investissements latéraux qui pourront mener au signifiant refoulé et à la jouissance qui lui est attenante. Après plusieurs tours de visite de ces signifiants, la jouissance s'use qui nourrissait le symptôme, et cela à mesure de la lisibilité acquise du vrai texte du sujet. C'est pourquoi aussi la ponctuation de la séance ne devrait pas se faire en fonction du temps mais de l'apparition des signifiants en question. C'est de sa ponctuation que le texte de sujet trouve son sens. D'une certaine manière, le travail de l'analyse permet au sujet de réordonner autrement son texte, de le réécrire, et alors de le reconnaître comme sien. Je voudrais ici encore faire référence à Freud. Dans le Manuscrit L, sous le titre évocateur d'*Architecture de l'hystérie*, il note :

"Le but semble [être] d'atteindre les scènes primitives. Chez certains cela réussit directement, chez d'autres seulement par les chemins détournés des fantasmes (*Phantasien*). Les fantasmes sont en effet des avant-corps psychiques qui sont érigés pour barrer l'accès à ces souvenirs<sup>1</sup>. Les fantasmes sont en même temps au service de la tendance à raffiner les souvenirs, à les sublimer. Ils sont fabriqués au moyen des choses qui sont entendues et exploitées après-coup, et combinent ainsi du vécu et de l'entendu, du passé (de l'histoire des

---

<sup>1</sup> Freud utilise le mot *Vorbau*, mot à mot construction faite devant, qui fait effectivement partie du vocabulaire de l'architecture, mais il est intéressant de noter que le verbe *vorbauen* a aussi le sens figuré de prendre des mesures préventives. Quant au verbe *aufführen*, ériger, bâtir, il a aussi sens de représenter, donner un spectacle.

parents et aïeux) avec du vu par soi-même. Ils se comportent par rapport à l'entendu comme les rêves par rapport au vu. Dans le rêve on n'entend rien, mais on voit."

Une fois encore, Freud noue ici les deux objets, regard et voix, dont nous avons vu qu'ils étaient les objets du désir de l'Autre. Ces *Vorbauten* dont parle Freud font penser aux souvenirs-écran (*Deckerinnerung*, donc plus exactement souvenir qui met à couvert), et au refoulement. Mais je voudrais aussi rappeler le graphe de Lacan et ici la place où Lacan situe le fantasme sur ce graphe, à savoir entre la place de la jouissance à l'étage de l'inconscient et celle du signifiant, on pourrait dire comme construction de défense, comme abri, comme digues contre les hautes marées de la pulsion. Remarquons aussi que les dessins que font les enfants dans la cure sont des textes à déchiffrer et qu'ils combinent, comme la lettre, ces deux objets, voix et regard.

Il arrive que la voix de l'analyste, dans sa matérialité phonique, soit vécue par l'analysant comme une insupportable séduction. "Arrêtez de parler avec cette voix douce !", s'écria soudain une analysante avec angoisse. "je ne peux pas le supporter, c'est trop ! Je ne peux pas résister à cette voix. "Interrogée sur ce trop, elle déclara que cela la faisait frissonner, que cela provoquait trop d'excitation<sup>1</sup>. Autrement dit, la voix de l'analyste éveillait un souvenir d'un trop de jouissance (*Unlust* ?) et faisait vivre à l'analysante ce trop de jouissance comme quelque chose d'actuel qui ne pouvait pas être inhibé et qui menaçait de rompre les digues de la défense. Autrement dit encore, la voix de l'analyste a agi ici comme une réactivation du traumatisme.

"L'événement sexuel dans une phase agit donc en tant qu'actuel et de ce fait est non inhibable dans une phase suivante. La condition de la défense pathologique (refoulement) est donc la nature sexuelle de l'événement et sa survenue dans une phase antérieure."<sup>2</sup>

Cette même analysante dit, dans une autre séance, qu'elle avait besoin de la voix de son partenaire dans l'acte sexuel, peu importait les paroles effectivement prononcées, l'important étant qu'il parle. Elle avait donc besoin de cet objet pulsionnel, la

<sup>1</sup> *Ibid.* Manuscrit K, *Hystérie*, p. 176 à 178.

<sup>2</sup> *Ibid.* Lettre n° 112

voix, comme preuve du désir de son partenaire et comme moyen pour parvenir plus vite au plaisir de la décharge que représente l'orgasme.

N'est-ce pas, d'ailleurs, grâce à l'oeuvre souterraine mais implacable de la sorcière métapsychologique que Freud sera amené à renoncer à sa théorie de la séduction par le père ?

Dans le cas de la psychose, la voix est à manier avec précaution car le risque est grand pour l'analyste de se voir attribuer la place du persécuteur. Certes il a besoin de cet instrument pour se faire le garant des signifiants et incarner l'Autre, ne serait-ce que pour un temps, l'Autre qui puisse être le lieu du nouage entre signifiant et signifié, l'Autre qui serait en quelque sorte le gardien de la voix, des voix intrusives, l'Autre qui ferait que les fantômes trouvent abri dans un corps et cessent de faire réellement effraction dans la vie de ceux qui en sont la proie. Freud constate que "dans les psychoses profondes le souvenir inconscient ne fait pas surface (*durchdringen*, pénétrer, percer, traverser) et que le secret des événements vécus dans la jeunesse ne se dévoile pas, même dans le délire le plus inextricable."<sup>1</sup> Si on admet avec Lacan que dans la psychose le Nom-du-Père est forclos, c'est à dire que le processus de la métaphore ne peut pas se mettre en place et que justement le Nom-du-Père "se monnaie par la voix de la mère", "cette mère de qui l'Autre s'incarne, [...] qui incarne la voix"<sup>2</sup>, on comprend que cet instrument voix, s'il est nécessaire, n'est pas sans risque. Car la forclusion n'est pensable qu'au niveau des signes de perception (*Wahrnehmungszeichen*), des signes qui viennent du *Nebenmensch*, et à partir desquels le petit d'homme peut naître au signifiant. Mais dans la psychose le pourvoyeur de signifiants (*Vorratskammer*, magasin à provisions, dans le vocabulaire de l'*Esquisse*) n'a autorisé qu'une organisation par simultanéité de ces signes de perception et n'a pas permis que puisse s'établir, par traduction d'une phase à l'autre, des relations de causalité, autrement dit un enchaînement des signifiants. Alors en effet, le secret est bien gardé : il est resté entre les mains du rival

<sup>1</sup> *Ibid.* Lettre n° 139, du 21 septembre 1897.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Les Non-dupes-errent*, séance du 19 mars 1974, séminaire non publié.

des tout premiers débuts, celui de la relation spéculaire<sup>1</sup>. Le regard et la voix sont donc à manier avec beaucoup de tact pour ne pas déchaîner les ouragans pulsionnels.

Frédéric, pour qui toute voix était toujours si forte qu'il ne pouvait plus rien percevoir, montrait les limites de sa tolérance en se couvrant les oreilles de ses mains, dès que l'ouragan pulsionnel menaçait, ouragan qui le faisait crier ; il roulait alors les yeux et quittait la pièce. Je n'ai pas oublié l'expression de son regard, quand parfois, sur le seuil, il se retournait et me regardait sans mot dire : regard d'une humanité délicate et lourde de savoir, regard d'angoisse, adoucie par l'indulgence mi-amusée, mi-lasse qu'il voulait bien accorder à mon insuffisance à l'aider. Car il avait un humour pénétrant quand il n'était pas obligé de recracher les pires insultes de son petit autre à son petit autre ou de rester assis dans un coin, le regard vide, à l'écoute de ses fantômes. Qu'il soit ici salué et remercié pour ce qu'il m'a appris<sup>2</sup>.

Jean-Pierre Thomasset

### Le cartel, acte de fondation.

Au moment où je travaillais l'*Acte de fondation* du 21 juin 1964 m'est parvenu le n° 4 des *Carnets* de notre École.

Andromaque Scarpalezou inaugure un texte intitulé "Note sur le Cartel" par une citation qui en ferait "La base du travail analytique", énonciation attribuée à Lacan par un renvoi en bas de page. Or, ce bout de texte ne figure pas dans l'*Acte de fondation* cité en référence.

Il ne s'agit certes pas d'une fausse citation puisque, étymologiquement, la citation suppose un mouvement qui convoque le mi-dire du côté de la vérité de qui l'énonce. Il s'agit plutôt, ici, d'une citation imputée à Jacques Lacan.

Reste que le rapprochement des trois termes : base, travail, analytique, a fait relance dans l'un des cartels du Séminaire de Nîmes où j'inscris mon travail. Ce qui nous a amené à interroger séparément chacun d'eux avant de tenter de repérer comment ils sont noués par Lacan.

### Base

- Le cartel, écrit Lacan, est l'organe de base de l'organisme qu'il fonde en 1964. Posé ainsi, il participe de l'acte même de fondation, non pas d'une École comme l'indique le titre du texte de 1964, d'où le terme école est absent, mais d'un organisme qui ouvre un champ où il sera peut être possible de repérer, dans l'après-coup, qu'il y aura eu effet d'école. Le cartel est l'acte de fondation lui-même, renouvelé à chaque fois que 1, 1, 1, 1 + 1 le constituent, et même, a avancé l'une des participantes de notre cartel, à chacune des séances qui met son fonctionnement à l'épreuve. Il est une nécessité logique de cet acte fondateur.

<sup>1</sup> Cf J. Lacan, *Le stade du miroir et L'agressivité en psychanalyse*, in *Écrits*, p.93 à 100 et 101 à 124.

<sup>2</sup> Exposé fait à Zürich, le 16 septembre 1994.